

Le 1^{er} Novembre 1954 naissait l'Algérie qui allait accueillir quarante cinq plus tard, Kateb Yacine, l'un des meilleurs fils qu'elle ait fécondé et qui l'a fécondé à maintes reprises et aux quatre coins de la planète.

Tout a été dit et écrit sur Kateb, la vérité et son contraire. Ainsi, en ce jour d'allégresse pour l'Algérie et de deuil pour la perte jamais comblée de Kateb nous tenterons de retracer quelques phases de son parcours qui le liaient à sa terre adorée. L'Algérie de Kateb fut accouchée aux forceps par des femmes et des hommes qui la portaient dans leurs entrailles et en leur âme, aucun sacrifice n'était de trop pour la libérer de la tutelle étrangère. Alors parler de l'anniversaire de l'étincelle libératrice ne peut se faire sans y adjoindre le souvenir de celui qui porta son flambeau très haut et très loin, parmi les peuples en lutte pour leur dignité et le recouvrement de leurs richesses naturelles. Cette révolution fut et reste un exemple pour tous les opprimés du monde car « La guerre d'Algérie, la plus hallucinante qu'un peuple ait menée pour briser l'oppression coloniale... Tout ce sang innocent qui jaillit à pleines artères sur le sol national a fait lever une nouvelle humanité et personne ne doit ignorer ce fait ¹

Si pour certaines et certains se remémorer les épreuves subies par le peuple algérien relève du « pathos » ou « de batailles de mémoire », pour Kateb ce fut un cauchemar de jeunesse qui se transforma en écriture de résistance comme il l'expliqua, en 1964, lors de son entretien avec Pierre Emmanuel²: « La guerre est un cauchemar, mais c'est dans la guerre de libération que des poètes algériens ont pu se faire entendre pour la première fois, et ceci en langue française ».

Lycéen de 15 ans, il avait payé chèrement le prix de ces épreuves puisque, suite aux manifestations du 8 mai 1945, il fut arrêté le 17 mai et emprisonné d'abord à la caserne de Sétif, avant d'être jeté dans le sinistre bagne de Lambèse où il sera relâché au bout de quelques mois. Lui qui découvrait les idéaux la Révolution française dans son programme scolaire, il vécut dans sa chair les affres du système colonial, qui, une fois de plus, lui montra sa face hideuse, cette face qui ne disparut qu'avec la victoire finale en juillet 1962. Si cette victoire fut violée, volée, détournée, bradée, Kateb, lui, n'a jamais trahi ni abandonné les

valeurs qui avaient motivé les quelques milliers de jeunes Algériens du 1^{er} Novembre 1954. Selon Krim Belgacem 700 combattants dans les Aurès et 500 en Kabylie étaient prêts ce jour-là, il raconte ainsi cet événement historique oublié ou ignoré aujourd'hui : « il n'y a que Ben Boulaïd qui a réussi à créer la panique dans les Aurès. Dans les autres régions, la Kabylie compris, les actions subversives sont mineures. Mais, désormais, le mouvement se trouve enclenché. Irréversible^[3] ». « Bien sûr, il est facile de s'indigner, de protester contre un nationalisme étroit et cruel. Mais à qui la faute ? Quelle issue a-t-on laissé aux Algériens musulmans, pour sortir de l'humiliation et prendre le chemin de la dignité ?^[4] » Ce chemin fut tracé par une effroyable saignée : sur neuf millions d'habitants « indigènes », deux millions furent déportés dans les camps de déportation (dès janvier 1955 pour les Aurès), plus de 5% de morts et de blessés et de nombreux traumatisés psychiques qui ne peuvent être comptabilisés à ce jour.

Kateb l'exilé de son pays et de ses amis chéris

Il s'est éteint le 29 octobre 1989 dans un hôpital français et le mal qui l'a emporté, comme Rachid Mimouni et bien d'autres victimes de l'intégrisme, est une maladie psychosomatique dont la causalité est scientifiquement reconnue.

Aujourd'hui, les seuls hommages sincères et valables qui puissent être acceptés par sa famille et sa mémoire sont ceux rendus par ses amis et ses admirateurs de toujours.

Tout verbiage venant de ceux qui ne partageaient ni ses luttes ni ses espoirs d'une Algérie indépendante, démocratique et sociale, « une Algérie libérée par le peuple et pour le peuple » comme il le rappelait très souvent, ne sont que mots vains et concepts creux de la part de dirigeants et de leurs plumitifs plus aptes au métier de contorsionnistes que de gouvernants et d'intellectuels. Pour lui pas de libération individuelle sans révolution collective, sa mémoire n'oublia jamais les horreurs du passé et il souffrait de voir celles qui abaissaient chaque jour, de plus en plus, son pays et son peuple. « Il faut voir comment le combat de libération s'est fait : avec des fusils de chasse, avec très peu de moyens, dans le cadre de mouvements nationalistes. L'Algérie française et tous les méfaits de cette période ne pouvaient rien donner de bon, cela a déformé une grande partie de nos écrivains cela les a aliénés davantage ... Sans compter les sortilèges de l'Orient, le panarabisme, l'islamisme : tout cela pèse sur l'Algérie. Il faut qu'elle dégage ses valeurs propres^[5] » constatait-il au début des années de promotion de l'obscurantisme. Aujourd'hui, pour ne pas étouffer sous cet obscurantisme de jeunes Algériens traversent la Méditerranée en risquant leur vie à bord de barques devant naviguer uniquement sur des fleuves. Face à cet obscurantisme aucune alternative ne leur est proposée dans le pays des mirages plus nombreux que ceux dégagés par le vent du Sud et des zaouïas à l'encens sec et aux effets douteux.

En 1952, à l'hôpital de Blida Franz Fanon avait analysé les marques de l'oppression qui se manifestaient chez les colonisés par des crises de démence, des troubles mentaux et quelquefois par une fureur autodestructive pour échapper au système oppressif. Kateb Yacine

fera de même en dégonflant les mythes des Algériens aliénés jouant à être « plus qu'arabe », d'autres se prétendant « descendant du Messager » et d'autres « cousins des celtes », tous fuyant leur passé millénaire et recherchant des généalogies tronquées. Ces signes qu'avait fustigé Franz Fanon dans sa thèse « Peau noire, masques blancs^[6] » et où il recommandait de ne pas survaloriser un passé mythique au mépris du présent et de l'avenir.

Kateb, fut exilé de son pays adoré par des affairistes que son intégrité dérangeait et qu'il avait eut le courage d'interpeller en 1985 : « le FLN au pouvoir n'est plus un parti. Il est devenu l'appendice de l'Etat. Les gens viennent au parti non pas pour militer mais pour avoir des avantages. Avant pour entrer au FLN, il fallait faire la preuve qu'on était un militant et montrer qu'on était vraiment prêt à tous les sacrifices. On avait l'honneur d'adhérer au FLN. Aujourd'hui, ceux qui se ruent vers le parti ne cherchent qu'à servir leurs intérêts personnels »

Depuis 1980, les parvenus qui se sont érigés en bourgeoisie nationale ont confisqué à leur profit la Révolution, cette bourgeoisie parasitaire est incapable de promouvoir le développement économique du pays. Depuis l'arrivée de Chadli ces parasites vivent d'activités intermédiaires : économie informelle dite économie de bazar, professions libérales liées aux intérêts étrangers, etc. Ces privilégiés ne mettent pas leurs ressources au service de la nation, ils les gaspillent à l'étranger, ils ne produisent pas et ne créent pas d'emplois au contraire, ils jouissent en consommant des produits importés. L'Algérie est asservie depuis 1980, elle a chuté dans tous les rapports internationaux, son taux de croissance avait augmenté depuis l'indépendance aux années 1980. Les « ajustements structurels » consistant à réduire voire à supprimer les subventions étatiques aux produits de première nécessité pour les classes pauvres (défavorisées disent les exploités), les privatisations ou plus exactement les casses de l'outil de production national pour importer et amplifier la corruption furent le programme de ces années noires. Le nouvel ordre social était et reste fondé sur le droit de la légalité islamiste « Dieu a créé le riche pour faire vivre le pauvre ». La charité et l'inégalité des êtres version wahabite devinrent le programme social et non le « droit de citoyens égaux devant Dieu et les hommes » comme l'enseignaient les Ancêtres de Kateb et l'avaient promis les engagés dans les maquis.

Le 15 avril 1999, prise de pouvoir par l'envoyé des monarchies pétrodollars la corruption est érigée en système et s'est ajoutée aux autres maux vécus par les Algériens « clochardisés^[7] », Alors que le président Houari Boumediene avait nationalisé les sociétés pétrolières qui pillaient « le sang des combattants », vingt ans plus tard Abdelaziz Bouteflika allait le brader aux multinationales américaines si Madame Bitat n'avait pas réagi lors de la cession qui devait se conclure à l'Assemblée Nationale, en pleine nuit !

« L'ingérence des trusts étrangers dans nos propres affaires de pétrole ne datent pas de quelques années. Elle ne date pas de la rébellion algérienne. Elle remonte à la première guerre mondiale...Les trusts en Algérie : de nos jours, il n'y a pas un « roi d'Alger », il y en a plusieurs. Mais ces rois-là demeurent inconnus du grand public^[8] ». Ce qui n'avait pu se faire du temps de la tutelle française et de la souveraineté algérienne faillit réussir depuis que le pays a rejoint la cohorte des Etats sous tutelle américano-wahabite : à quoi et à qui servent les combattants morts

pour nous libérer de TOUTES les tutelles. «Un pays, c'est un tissu vivant qui se construit tous les jours » rêvait Kateb. L'Algérie des parvenus est vidée de son Histoire, dépossédée de ses richesses matérielles autant qu'immatérielles.

Kateb, bien avant d'autres penseurs, avait saisi qu'à travers l'expansion du wahhabisme, les sociétés musulmanes seront exclues des valeurs de progrès, que revendiquer la sécularisation de la société aboutissait à sa marginalisation, que l'honnêteté serait bannie au profit du clientélisme qui règnerait en maître absolu, que le tribalisme serait encouragé par les dirigeants quel que soit le titre du monarque régnant : roi, empereur, président, émir, etc. Ces monarques étant les relais du nouveau pouvoir colonial américano-wahabite. La meilleure illustration du retour du tribalisme en Algérie est l'officialisation par le ministre de l'Intérieur d'une association pour régler les conflits tribaux sous le pouvoir divin des zaouïas dont le président ou mini ministre se nomme Mouley Touhami Hitaoui, chef d'une zaouïa à Adrar, qui règlera les règles des 48 wilayas du pays^[9], sous la colonisation française le droit régissant les biens dépendait du droit civil ou commercial français celui concernant les droits des personnes était octroyé au code de l'indigénat religieux. Il arrive que les illusionnistes soient bien les seuls à se laisser prendre à leurs propres numéros^[10]. Son exil dans l'ancienne puissance coloniale qu'il avait combattu trouve, en partie, sa source dans ces maux.

Kateb, fut exilé par des plumitifs médiocres que son talent étouffait et auxquels son aura internationale portait ombrage « le créateur doit exprimer ce que ressentent les Algériens à l'heure actuelle, parler, clarifier, avancer et faire avancer les autres. C'est un rôle d'avant-garde » leur rappelait-il en 1978. Kateb détestait les intellectuels et les militants de salons, il était adossé à sa berbéricité, sa glaise initiale, embellie par les « butins de guerre » de toutes les invasions qui avaient foulé sa terre. En 1983, l'écrivain algérien natif d'Aïn-Beida écrit que le long silence de Kateb était dû à une soudaine impuissance à écrire, un second « chaoui qui se renie » traitait Kateb de « populiste » lorsque celui-ci soutenait les Algériens qui ne voulaient pas perdre leur langue ancestrale tétée au sein maternel. Ces deux tirailleurs du vide ont oublié les hostilités proférées contre Kateb qui posait les vrais problèmes sociaux de l'époque. Aujourd'hui, ces plumitifs des pouvoirs successifs se donnent une virginité et se servent de Kateb en fonds de commerce pour publier et organiser des colloques qui auraient fait rire Kateb à gorge déployée. Kateb avait compris que son Algérie devenait une région moyen-orientale où les moyens culturels radios, télévisions, livres, journaux seront mis sous censure étatique et sous le boisseau islamistes, malgré quelques tentatives d'écrivains et de journalistes risquant quotidiennement leur vie pour accomplir leur missions.

Kateb fut exilé par les barbus dépourvus d'arguments politiques qui répondirent par des attaques personnelles à ces questionnements sociaux.

Dès que les Algériennes furent exclues de l'égalité juridique, depuis l'instauration par Chadli Bendjedid du code de la famille en 1984, gage donné aux « frères monuments » donc la Charia remplace la Constitution de la République algérienne. Kateb intervenait pour rappeler que les soulèvements contre l'occupant français ou espagnol auparavant se faisaient sous couvert de religieux pour mobiliser le maximum d'Algériens et que cela ne les empêchait pas de revendiquer la devise républicaine « Liberté, égalité, fraternité ». Il rappelait que le FLN combattant se battait pour faire naître un citoyen d'un Etat au service de ses concitoyens et non un sujet d'une ouma au service de dirigeants rétrogrades, qu'il suffisait de puiser dans son patrimoine algérien pour s'aimer afin d'aimer l'autre et non point se rabattre sur une quelconque arriération culturelle faite de replis vers un âge d'or mythifié rempli de superstitions conduisant au sous-développement, la régression vécue par l'Algérie depuis 1980 en est le plus bel exemple. Cette faillite des idéaux républicains repose en partie sur le prosélytisme dispensé à la télévision algérienne par l'Egyptien Ghazali, l'un des piliers des « frères monuments » qui a lancé une fatwa et soutenu que Kateb ne méritait pas d'être enterré en Algérie musulmane, combien de jeunes djounouds progressistes et morts au combat auraient trouvé grâce aux yeux de ce réactionnaire ? Les adeptes de Ghazali et des américano-wahabites veulent acquérir la technologie occidentale pour arriver à leurs fins dominatrices mais refusent les valeurs humanistes en totale contradiction avec le type d'homme-robot qu'ils veulent modeler. Selon leurs projets de société, l'humanité islamiste devrait se figer, se couper des grandes découvertes scientifiques et esthétiques pour aboutir au vide culturel que dénonçait Kateb et contre lequel sont morts des jeunes Algériens qui voulaient découvrir et conquérir leur pays et son époque ! En 1990, pour boucler leur campagne électorale les intégristes du FIS utilisèrent pour leur dernier meeting une agence américaine basée à Houston (Texas), par l'intermédiaire d'un des intégristes honorablement accueilli dans cette ville, qui leur a fourni un laser pour afficher dans le ciel le nom d'Allah écrit en arabe ce qui transforma la foule présente en hystérie collective, cet achat fut financé par les monarques pétrodollars comme toutes leurs autres dépenses de propagande. Cette folklorisation des âmes abouti au refus de la pluralité des cultures, de la liberté de conscience reniant même leur Livre saint qui recommande : « pas de contrainte en religion, l'être est seul face à son Créateur ». Cette propagande archaïque anéantit tout désir de lecture rationnelle de la société et du monde, la confusion entre liberté individuelle est savamment confondue avec l'individualisme égoïste et prédateur dont les injustices n'ont rien à envier à celles de tous les colonialismes.

Les rencontres de Kateb avec l'esprit critique des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, la lecture scientifique du fonctionnement des hommes et de leurs sociétés disséquée par Karl Marx, la théorisation du colonialisme et des armes pour le combattre d'Aimé Césaire et l'invention de l'existentialisme par Jean-Paul Sartre lui ont forgé une personnalité riche d'enseignements et généreuse par ses engagements. Kateb devint l'incarnation de l'humaniste universaliste engagé pour les Algériens et l'ensemble des damnés de la terre des pays du Tiers monde. « En 1955, la revue Esprit vient de publier le Cadavre encerclé, ma première tragédie. J'habite une mansarde rue de Rivoli. Je ne peux plus écrire : mon domicile est devenu le

rendez-vous perpétuel des jeunes militants qui s'interrogent des nuits entières et dévorent les journaux, car on se bat en Algérie, et on se bat aussi entre Algériens, les partisans de Messali Hadj, opposés au FLN, se recrutaient surtout en France^[11] »

On ne peut retracer son immense carrière littéraire, ni ses nombreux engagements aux multiples causes contre les impérialismes des pays capitalistes y compris pétrodollars, mais on peut citer quelques unes des pages de son existence :

Le Déshérité de l'Aurès^[12], nouvelle publiée en 1950 elle relatait des réunions clandestines tenues dans la forêt aurésienne, ce récit rappelle les épopées racontées par sa maman sur des « bandits d'honneur » tels Mohand U Zelmath et Grine qui s'insurgeaient contre le droit colonial. Grine prendra les armes lors du lancement de la flamme de la Révolution, assassiné par la soldatesque coloniale qui exposera son corps défiguré sur la place publique du village pour effrayer la population et dissuader les jeunes de monter au maquis.

Nedjma, roman écrit avant 1954 et publié en 1956 pour Kateb « il s'agissait à l'époque de montrer en français que l'Algérie n'était pas française ». Nedjma ouvrage fondamental pour les Européens écrit par un colonisé à jumeler avec les damnés de la terre^[13] 1 de Frantz Fanon que certains qualifient de Charte du Tiers Monde, ils ont réveillé les colonisés mais aussi les colonisateurs.

En 1970, L'Homme aux Sandales de caoutchouc » fut écrit pour défendre les Vietnamiens face au napalm et à la soldatesque yankee qui lui rappelait les horreurs vécues par les siens face à la soldatesque française, des horreurs qui annonceraient d'autres désastres humains causés par l'alliance hégémonique américano-wahabite. Kateb ne s'estimait pas libre tant qu'un peuple était asservi.

En 1970, avec sa troupe du Théâtre de la Mer il monte et présente en Algérie et France « Mohamed prends ta valise ». Cette pièce lui valut les condamnations des « frères monuments », Mohamed représentait cette cohorte humaine exploitée qui n'a de place nulle part, cette pièce représentait la parabole de la misère, parable incompréhensible pour des monuments dont l'architecture ressemble aux monuments hitlériens.

Aux questions sur le choix du titre « Mohamed prends ta valise » Kateb se souvenait que chaque fois qu'il avait été aidé à l'étranger « c'était par des kabyles ou des chaouis » mais ils étaient tous appelés « Mohamed ». Kateb savait que kabyles et chaouis représentaient 75% de l'immigration, suivant les régions d'immigration, et qu'ils avaient contribué à hauteur de 85% du budget de la Révolution. a somme restante a servi à quelques vautours Il ne s'agit

pas d'alimenter la haine entre les deux rives de la Méditerranée mais les thèmes de l'immigration et de la sécurité furent réactivés, en en 2002, pour servir l'élection de Nicolas Sarkozy à la tête de la France et servir encore à celle des régionales en mars 2010. Les dissimulations alimentent les actes et discours du mépris, l'occultation du passé sert à l'amnésie et au silence sur les responsabilités et responsables des actes d'hier, d'où la création d'un Ministère de l'identité nationale concernant les «descendants des noirs et des arabes » par un président et un ministre dont les grands-parents sont nés or de France...

Mitterrand avait régné en instrumentalisant ces thèmes qui permirent au FN de frôler la prise du pouvoir présidentiel mais il fut digéré complètement par le pouvoir sarkozyste.

Pour le 20^{ème} anniversaire de la Révolution , Kateb récidiva avec « La guerre de 2 000 ans » qui fut admirée, en 2003, Med Hondo l'avait montée au théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, ce qui la rendit accessible aux publics qui ne sont pas habitués à occuper les fauteuils de l'Académie française. Kateb travaille avec ses amis, longtemps après sa perte celles et ceux qui reprennent ses œuvres considèrent qu'il est parmi eux. Il est à noter que cette pratique est reprise par son fils Amazigh Kateb.

Kateb ne pouvait être Kateb sans la richesse intellectuelle et morale de ses Ancêtres :

L'identité des Keblouti, comme celle de tous les Algériens, fut effacée par le colonialisme, il faut ressouder les liens qui dépassent les frontières nationales qui n'existaient pas avant l'arrivée des gendarmes et douaniers occidentaux. Pour comprendre l'errance des Ancêtres de

Kateb il faut se reporter au livre^[14] de Emile Dermenghem qui retrace les parcours écartelés des familles Nord-africaines et comment leur sainteté relevait soit du profane ou uniquement du sacré voire des deux à la fois. Pour comprendre aussi comment les mythes ont nourri les imaginaires des « ancêtres qui redoublent de férocité », tel cet exemple du père de la grand-mère maternelle de Kateb, Sidi Messaoud réputé saint vénéré dans son mausolée à Souk-Ahras. Et cet autre parent « Etant donné que Keblout, suivant les Anciens, est venu de l'Aurès, et qu'on place son tombeau à Tamagra, près de Khâgneux...En août 1974 Kateb m'écrit : « Je viens de découvrir à Temagra (25km de Khenchela) le tombeau du premier Keblout, au pied de l'Aurès : c'est un pilier remis debout, arraché aux ruines romaines, au centre du cimetière. J'y ai recueilli un morceau d'encens brûlé par une vieille qui avait indiqué à A... (...) le chemin à suivre...Assurément, le Keblout (1) de Temagra est (de beaucoup ?) antérieur aux ancêtres d'Aïn Ghrour – du moins des derniers... »

« Le Fondateur est né à Ghmat ...¹⁶ »

« Le fondateur est né à Ghmat, au jardin des mûriers, dans le Haut-Atlas marocain. Son père, qui enseignait la langue et la littérature, perdit sa femme et se remaria ; le jeune Keblout connut le sort de l'orphelin brimé par sa marâtre ; il devint à son tour un professeur, puis un poète, et quitta sans regret la demeure paternelle pour n'y plus revenir, ne laissant de sa nostalgie au petit groupe de disciples que quelques vers improvisés exprimant avec véhémence la haine d'un père injuste et la funeste beauté des lieux, enchanteurs pour les autres, où s'était écoulée sa triste enfance ; il marcha vers l'Est. Allait-il à Alger, à Tunis, au Caire ou à a Mecque ? Sans doute voulait-il, lui aussi, retrouver le fil de ses origines, refaire en sens inverse le chemin des Beni Hilal. Que reste-t-il de ce voyage du Maghreb de Hasan I^{er} à l'Algérie d'Abdelkader envahie par la France ? Une mosquée en ruines, construite et saccagée dans les années 1850 (dans la même année), après la prise de Constantine et de Guelma ? En ce temps-là, un cantonnier d'origine espagnole franchit, sur une roulotte, avec sa jeune et belle femme, a limite des terres habitées par les enfants du Maghrébin errant enterré à Khâgneux, dans les Aurès, et dont le fils aîné, Sayah, aujourd'hui notre bisaïeul, s'était réfugié sur le pic le plus élevé d'Aïn Ghrou¹⁷, la sources aux illusions, ainsi nommée à cause de l'eau courante qui descend du Nadhor voisin, rare et tumultueuse, difficile à capter, perdue et retrouvée à travers la rocaïlle, dans un ite volcanique rappelant Monte Cassino (l'Orient et l'Occident), et dans une société qui n'a pas beaucoup changé depuis qu'Ibn Khaldoun, cinq siècles auparavant ayant servi sept rois du Maghreb et d'Espagne, qui l'avaient tous déçu, s'était éteint dans la tristesse du savoir impuissant contre la corruption et l'abus de pouvoir. (On ne sait pas s'il vécut à Alger ou dans d'autres régions, avant de se fixer devant la Source aux Illusions...et l'abus de pouvoir). Keblout se fixa, avec sa femme et enfants à une journée de marche de la ville de Guelma. Il enseigna dans la mosquée construite de ses propres mains jusqu'à la fin du second siège de Constantine. Puis ce fut la conquête. Pour pacifier l'Aurès et tout l'Est algérien, bastions ultimes de résistance, l'armée française avait besoin de l'alliance des tribus défaites, du concours ou au moins de la neutralité des hommes qui, comme Keblout, influençaient les assemblées, et surtout la jeunesse qui rêvait de se battre, malgré la prise d Constantine, puis la série d'échecs essuyés par Abdelkader qui venait de se rendre. Célèbre, comme à Ghmat, par son enseignement, Keblout portait ombrage aux grandes familles qui possédaient ces terres riches, quand les Français prirent Guelma et envoyèrent au Nadhor leurs premiers officiers des Affaires Indigènes. Les adversaires de Keblout déclarèrent aux nouveaux venus que cet homme était dangereux, qu'il prêchait la guerre sainte, puis ils tendirent un guet-apens au cantonnier et à sa femme, qui furent assassinés, et leurs corps transportés dans la mosquée, pour accuser ensuite Keblout et ses enfants. Les Français détruisirent à coups de canon la mosquée rebelle, l'année même de sa construction. Les six fils aînés de Keblout furent égorgés au marché aux bestiaux de Guelma. Leur bourreau, nommé Abdelatif, natif de Sedrata, loua leur courage devant la mort et donna sa fille en mariage à l'un des orphelins. Gracié in extremis par un émissaire français qui reconnut son innocence et promit des réparations, Keblout quitta la Source aux Illusions, et la mosquée en ruines, pour aller mourir à Khenchela, dans l'Aurès,

retrouvant chez les Chaouiïas ses souvenirs d'enfance de l'Atlas marocain. Il mourut plus que centenaire, en jetant l'anathème contre sa propre engeance. Et rares sont aujourd'hui ceux qui souviennent du vieil homme solitaire qui avait perdu ses six premiers fils mais qui en laissant d'autres, dispersés à travers toute la province de Constantine. Incapable, fort probablement, de dénombrer ses rejetons, il mourut seul, comme, il avait grandi, comme un orphelin. Mais son prestige était immense. Et tous se réclamaient de lui »

^[1] Franz Fanon, Préface écrite en 1959, L'An V de la Révolution algérienne

^[2] Jeun Afrique, n°189, 22 juin 1964

^[3] Amar Hamdani, Krim Belgacem, le lion des djebels, Balland, 1973

^[4] Vincent Monteil, Soldat de fortune, Jérusalem 1948, Téhéran 1950, Séoul/Hanoi 1953, Alger 1955 et 1962, Los Angeles- Mexico 1964, Dakar 1959/1966, Grasset, 1966

^[5] Entretien avec Jacques Alessandra, travail théâtral, n° 32-33, 3^{ème} trimestre 1978

^[6] Franz Fanon, Peau noire, masques blancs, Seuil, 1952

^[7] Terme employé par Germaine Tillion, en 1955, pour expliciter l'état pitoyable des populations algériennes de plus en plus appauvries par la colonisation française.

^[8] Henri Coston, La haute banque et les trusts, La libre France, 1958

^[9] Liberté du 21 octobre 2009

^[10] Jean-Pierre Garnier, Des barbares dans la cité, de la tyrannie du Marché à la violence urbaine, Flammarion, 1996

^[11] Propos recueillis par Ezzedine Mestiri, Croissance des jeunes nations, n°276 décembre 1985

^[12] Nouvelle, Liberté, 29 juin 1950

^[13] Franz Fanon, Les damnés de la terre, préface de Jean-Paul Sartre, Maspero, 1961

^[14] Emile Dermenghem, le culte des saints dans l'islam maghrébin, Gallimard, 1954

^[15] Jacqueline Arnaud, la littérature maghrébine de langue française, le cas de Kateb Yacine, Publisud, 1986

^[16] Manuscrit de mars 1966, inédit. Reproduit avec la permission de l'auteur in Jacqueline Arnaud, la littérature maghrébine de langue française, le cas de Kateb Yacine, Publisud, 1986

^[17] La famille de Abbas Laghrour, l'un des premiers héros ayant allumé le brasier de l'Indépendance dans la nuit du 1^{er} Novembre 1954 à Khenchela et de son frère Chabanne mort au combat près d'Oum El Bouaghi, porte le nom de Ighzr N'Laghrour (l'oued de Laghrour) qui traversait leurs terres au douar Ensigna. Nom choisi par l'Ancêtre lors de l'établissement de l'état-civil des « indigènes » par le Sénatus Consulte.